

aussi qu'un coup d'œil jeté sur les domaines voisins, textes historiques et religieux, aurait permis de renforcer les conclusions. Si le sens primitif et fondamental «manger» existe évidemment partout, les deux autres se trouvent aussi ailleurs que dans les documents économiques: ainsi dans la Stèle des Vautours, l'armée d'Umma «dévore le Gu-edin, le consomme, le vide de sa richesse, et dans le Côte d'En-te-me-na il est dit que les hommes d'Umma étaient tenus d'apporter du grain comme offrande imposée ce qui est exprimé aussi par le verbe *kū*. Mais ce sont là de ces considérations qu'il est inévitable que fasse n'importe quel lecteur (capable d'un peu de réflexion, quoi qu'elle vaille par rapport à celle de l'auteur) de n'importe quel livre car jamais il n'écrirait ce livre comme il le voit écrit. Et je m'empresse de dire pour terminer que l'ouvrage d'Yvonne Rosengarten représente, à mes yeux, une des meilleures études sur les textes économiques qui aient jamais paru, et l'une des productions de l'assyriologie en général où le travail de la pensée domine le mieux celui de la pure érudition.

2. Ce petit volume complète l'ouvrage précédent ou plutôt le développe sur un point particulier: celui des offrandes appelées *maš-d-a-ri-a* dont il est si souvent question dans les tablettes économiques et qui revêtent plusieurs aspects qui sont étudiés ici de façon systématique et complète. C'est un examen critique des traductions proposées par divers sumérologues qui compose le premier chapitre. Mais avant de donner sa propre conception du terme, Y. R. préfère avec juste raison, procéder à l'étude des textes où il se trouve et selon les différentes acceptations qu'il y revêt le sens général étant celui d'«offrande», d'abord les textes où il est question d'offrande aux morts. Il en ressort que l'économie de cette partie du culte paraît bien déterminée aussi dans sa hiérarchisation, les personnages considérables apportant des dons en rapport avec leur rang, les gens plus ou moins décalés socialement par rapport à eux, faisant ce qu'ils pouvaient. Quand on connaît cet aspect fondamental de la pensée sumérienne qui s'attache à la notion d'ordre cosmique et, par reflet, social, on ne peut voir, là aussi, qu'une de ses nombreuses manifestations pratiques.

Dans les offrandes aux princes, les faits deviennent plus complexes, et l'auteur, pour leur donner plus de clarté les étudie en fonction de leur localisation dans le temps en distinguant les offrandes qui avaient lieu un jour de fête; celles dont la mention porte un nom de mois et celles qui sont datées d'après un événement notable.

Le chapitre IV étudie les rapports qui existaient entre les offrandes et les redevances et ce qu'il faut entendre par les divers termes appliqués pour qualifier telle ou telle forme d'impôt en général: la plupart de ces termes ne sont pas faciles à définir. Selon Y. R. il n'y avait pas de différence de nature entre les *maš-d-a-ri-a* et les autres redevances et les arguments qui sont fournis à l'appui de cette affirmation sont en effet solides. Un des points les plus intéressants de cette partie de l'ouvrage est l'étude de l'expression *lul-gu* où l'auteur voit, non plus une forme de redevance mais le qualificatif de ce qui était fourni à la place de la matière normale, prévue, d'une offrande. Le sens est donc relatif. Si les nombreux textes produits pour justifier cette opinion sont en effet suffisamment probants je ne crois pas, par contre, que le sens «monteur» de *lul*, même pris avec toute l'extension possible, soit à retenir pour expliquer la formation du complexe *lul-gu* où il resterait encore, d'ailleurs, à expliquer la présence de l'élément *gu*.

Le dernier chapitre a trait à l'utilisation des offrandes. On y trouve mention de faits qui n'avaient pas été relevés encore: ainsi l'emploi du terme *maš-d-a-ri-a* pour signifier que les produits offerts ont été ou vont être utilisés (p. 73), ou son non-emploi lorsqu'il s'agit d'une offrande faite par un père à l'un de ses enfants (p. 76), si l'on voit également que les princes disposaient à leur gré, comme cela est naturel, des offrandes qui leur étaient faites, il ne semble pas qu'ils aient eu le même pouvoir sur celles qui étaient adressées aux souverains ou notables défunt (p. 78).

La conclusion fait ressortir la diversité des modes d'emploi de l'expression *maš-d-a-ri-a* mais en aucun cas ce n'était un arbitraire princier qui établissait et dirigeait ces redevances. Celles-ci en définitive, semblent, faire partie du système général des impôts, être conçues de manière analogue et acquittées dans des conditions d'autant, plus voisines qu'il se produit parfois des interférences (p. 83). Elles reposent essentiellement, d'autre part, sur la distinction entre les donateurs selon leur place dans la hiérarchie sociale, qu'elle soit ecclésiastique ou laïque: l'offrande *maš-d-a-ri-a* est donc, surtout la forme revêtue par l'impôt quand celui-ci s'applique à la classe «noble».

On comprendra facilement la valeur de ce résultat qui contribue à montrer que la pensée sumérienne, telle qu'elle nous apparaît dans sa concrétisation politique, préfigurait celle d'Oswald Spengler disant que «l'inégalité est la base des sociétés humaines». Le peuple sumérien, exceptionnellement créateur, dynamique, rayonnant et ascendant était aussi aristocratique et ne pouvait manquer de l'être.

Cet ouvrage d'Yvonne Rosengarten constitue une addition des plus précieuses au premier et son intérêt également grand fait qu'on ne pourra les lire l'un sans l'autre.

Laroche, Emmanuel, Prof.: Dictionnaire de la langue Louvite. Paris: Adrien-Maisonneuve 1959. 179 S. gr. 8° — Bibliothèque archéologique et historique de l'institut Français d'archéologie d'Istanbul, VI. — Bespr. von P. Meriggi, Pavia.

In der Erforschung der luvischen Sprache wurde nach voraufgegangenen hochverdienten Einzeluntersuchungen eine breitere Basis gewonnen, als in kurzem Abstand Rosenkranz seine ergebnisreichen „Beiträge“ (1952) und Otten nach den Textsammlungen KUB XXXV und LTU (1953) eine grundlegende Untersuchung „Zur grammatischen und lexikalischen Bestimmung des Luvischen“ veröffentlichten. Einige Jahre später folgten zwei neue Vorstöße auf diesem Gebiet: einerseits meine beiden Artikel „Zum Luvischen“, WZKM LIII (1957) 193—226, und „Testi luvi“, Athenaeum XXXV (1957) 56—77, andererseits, z. T. im Anschluß daran, z. T. ganz unabhängig und weiter fördernd die beiden Arbeiten von Laroche [RHA XVI (1958) 85—114 und BSL LIII (1958) 159—97]. Das Fazit aus all diesen neuen Untersuchungen zu ziehen und eine geordnete Darstellung des Luvischen, wie es sich nun darbot, zu geben, war ein naheliegender Gedanke. Mein Versuch einer solchen wurde durch äußere Umstände so lange hingehalten, bis die Verwirklichung durch den hier zu besprechenden Band erfolgte. Ich bedaure aber den Verzicht auf die Veröffentlichung nicht, weil dieses Buch über das von mir Erarbeitete hinausgeht und meine Darstellung überholt hätte, wie es naturgemäß schon in absehbarer Zeit selbst überholt sein wird. Denn erfreulicherweise gehen die Forschungen auf diesem Gebiet weiter und versprechen neue Fortschritte.

Wenn man zu einem Buch in einem so engen Verhältnis steht, wie es aus dem Berichteten hervorgeht, so hätte man zu jeder Seite, um nicht zu sagen, fast zu jeder Zeile etwas zu sagen, und es ist besonders schwierig, das Wesentliche in der Beurteilung hervorzuheben. Doch dürfte dies schon

die Feststellung sein, daß dieses Werk, indem es das schon Errungene so gut wie vollständig in sich aufgenommen und es dazu bereichert hat, nunmehr weitaus das wichtigste auf dem Gebiet geworden ist, und jede weitere Untersuchung von dieser so reichen Sammlung ausgehen wird.

Sehr begrüße ich, daß Verf. auch die „Alloglossen“ (diese Bezeichnung schlage ich als international verwendbar statt des unübersetzbaren „Glossenkeilwörter“ vor; über ihr Wesen sind sich ja alle einig) mit einbegripen hat, womit nicht behauptet werden soll, sie seien luvisch im engeren Sinne. Im Grunde ist diese Frage mindestens seit Güterbocks trefflicher Darstellung (*Orientalia XXV* [1956] 113—40) im wesentlichen geklärt¹.

Bewundernswert ist die Vollständigkeit der Sammlung über das eigentliche Luvische hinaus (s. auch w. u. zu den „Annexes“). An Auslassungen würde ich kaum etwas anzuführen. Die Alloglosse *uektan* (die freilich auch Friedrich HWB. nur unter heth. *ikt-* hat) vermag ich nicht zu finden. Will Verf. etwa lieber *uektan* lesen? Unter *sa(i)-* ist für *sätta* der Hauptbeleg IX 31 II 34 ausgelassen, doch ist das harmlos. Auf diese Stelle in der „Quasi-bilingue major“ wird man auf alle Fälle gleich stoßen. Eher vermisste ich das *man* (oder *-man*) ebenda Z. 31. Selbst wenn man es als Enklitikon betrachtet, hat man es doch lieber zu verzeichnen. Vielleicht kann man einen weiteren Zusatz machen, und zwar zu den S. 139 § 31 richtig beurteilten Formen auf *-antis*, die fürs Luvische charakteristisch sind: in KUB VI 15 II 4 wird wohl nur *a]rpwantis* gestanden haben².

Das einzige, was man vermißt (und ich in meinem Buch bot, unter Auslassung der Alloglossen, deren Endungen nur allzu oft hethitisirt sind oder sein können), ist ein rückläufiger Index, der ja bei der Untersuchung ähnlich bezeugter Sprachen stets ein wesentliches Arbeitsinstrument ist.

Wenn wir nun vom mehr Äußerlichen zum inneren Wert der lexikalischen Behandlung kommen, so erweist sie sich erst recht als ausgezeichnet. Selbst zu dem schon in seinen beiden oben erwähnten Artikeln und sonst Mitgeteilten kommt nie und da im Buch Neues und Beachtentwertes hinzu. Naturgemäß, zumal auf einem so schwankenden Boden, kann nicht alles, selbst was ohne Fragezeichen hingestellt wird, von jedem ohne weiteres angenommen werden und für manches muß

die Zukunft eine Entscheidung bringen. So z. B. zu dem m. E. wichtigsten Punkt: dem Verbalstamm (*la)la(i)-*, „nehmen“, das somit heth. und hierogl. *da-* entspräche. Eine Beurteilung dieses bedeutenden, aber auch vor allem wegen der lautlichen Folgen bedenklichen Ansatzes ist deshalb schwierig, weil an den meisten Stellen die bisher übliche Auffassung als „lösen“ ebensogut möglich ist, da es sich darum handelt, ein Übel „(weg)zunehmen“ bzw. den es verursachenden Zauber zu „lösen“ (allerdings muß man dann den Stamm *lala-* von *lai-* trennen, was mir auch weniger zusagt als die elegante Lösung, beides zu vereinen). Die Hauptschwierigkeit gegen „nehmen“ erblicke ich im wiederholten *latta* der „Quasi-bilingue minor“, wie ich sie nennen möchte, d. h. XXXII 8 + 5 III I 10 heth. / 11—17 luv. (Testi luvii 59 / Dict. louv. 156). Hier ist nicht das Übel (das nur Z. 11 *tappanin*), sondern die Körperteile (Hand, Zunge, Wimper, Augenbraue usw.) Akkusativ-objekt: „löste“ paßt sehr gut, „nahm (weg)“ ist geradezu unmöglich. Auch das vorhergehende Heth. scheint mir nicht richtig erfaßt zu sein. Schon die Erläuterung „de sa tête (= de l'officant)“, das wäre also der „Alten“ selbst, ist mir unverständlich, so daß ich in „de l'officant“ geradezu ein Versehen statt „du maître du rituel“ vermute. Aber vollends „arrache de sa tête les cheveux, les cils et les sourcils“ ist schon sachlich ausgeschlossen. Auch sprachlich: *-zan ----- huitjannai* (ohne *arha*) = „arracher“? Nicht eher „zieht/streicht sich (zurecht)“? (nachdem nämlich die Alte ihm die Wollbinde vom Kopf abgenommen und dadurch all diese Haare offenbar in Unordnung gebracht hat).

Von solchen Bedeutungsansätzen, die noch nicht überzeugen, gibt es natürlich mehr, wenn auch von viel geringerer Bedeutung. Ich erwähne hier z. B. *parittaru-* (nebst Ableitungen) „à plat ventre; prosterne“, was mir nur auf der etymologischen Verbindung mit heth. *tarrû(wa)* zu beruhen scheint, die ihm auch eine Erklärung vom Verb *taraw(i)-*, „niederschlagen“ liefert (s. dagegen schon RHA XVIII [1960] 102f.). Aber was soll in der aus asyndetischen Paaren bestehenden Reihe „krank / parittarwalli-, tot/lebendig, alt/gegenwärtig, Lulahi/Habiri, militär/zivil“ (meine Ansätze „gegenwärtig“ und ungefähr „militär“ sind vom Verf. angenommen worden, über „krank“ s. w. u.) ein „prosterne“? Kombinatorisch erwartet man doch nur einen Gegensatz zu „krank“ [schwerlich ein Synonym, wobei dann allerdings ein „terrassé (par la maladie)“ denkbar wäre].

Ich muß mich auf diese beiden Fälle beschränken, nicht weil es bei Besprechungen eine Unsitte wäre, wenn meist mehr das Negative als das Positive einer Arbeit zur Sprache kommt. Das Gute, wovon dieses Buch, wie gesagt, voll ist, kann man ja summarisch loben und sich in zustimmenden Ausführungen zu ergehen, wäre Raumverschwendug. Kritiken stellen dagegen eine Art Mitarbeit

¹) Die überraschende Erscheinung, daß der Glossenkeil auch Formen kennzeichnet, die nichts Unhethitisches zeigen, blieb unerklärt. Mir scheint, daß die Alloglossie (der fremde Zug) in diesem Falle die Bedeutung betrifft. Es ist, als ob man im (hoch)deutschen Kontext die ndd. *nachlassen* (für „sein lassen“), *Handstein* (für „Abguß“) usw. gebrauchte und sie als mundartlich bezeichnete, weil sie eben nicht im üblichen (hochd.) Sinne aufzufassen sind.

²) [Korr. Zusatz vom 15. 1. 1962. Eine Anzahl weiterer kleiner Ergänzungen, auf die ich nach Niederschrift dieser Besprechung im Sommer 1961 gestoßen bin, werde ich gelegentlich mitteilen.]

am gemeinsamen Werke dar, die allein den Lesern zu Fromm und Nutzen gereichen kann (nur heißt es in beiden Richtungen das schwierige Maß enthalten). Aber abgesehen von der Raumfrage müssen doch alle noch nicht gelungenen Bedeutungsansätze in der weiteren Forschung wieder besprochen werden, so daß sie hier unberücksichtigt bleiben können.

Eine andere Frage wird der Leser vielmehr stellen: ist die Forschung nach diesem grundlegenden Buch, bzw. während seiner Drucklegung, noch weiter gekommen? An wichtigen neugewonnenen Bedeutungen kann ich nur zwei anführen, die ich schon Festschrift Friedrich S. 323ff. (nachinem Vortrag in Ankara Mitte Mai 1958) mitteilte. Das Element *aás(sa)*- ist kein Verb (S. 33), sondern entspricht, wie zu erwarten, dem heth. *ais* Mund". Das mag nebenbei ein erster Hinweis auf einen möglichen Wert der Schreibungen mit *a-a-* sein, die im § 3 S. 131 besprochen werden.

Der 2. Fall ist die Gruppe *waspantassini* *erhu-*
anzi, die ich bei Vergleichung von LTU S. 28
10 / S. 29 Z. 28 / S. 30 Z. 24 herstellen zu können
laube. Die Verwendung von *er(hu)wa-* in diesen
Reihen von Übeln, sowie die von *er(hu)walli-* in
Reihen wie die oben angeführten, ließ mich darin
Krank(heit)" vermuten, mit einer beachtenswerten phonetischen Entwicklung gegenüber heth.
ma-. Der adjekt. Gen. *waspantassini*, falls man
icht etwa eine Substantivierung annehmen will,
uß sich auf ein Subst. auf *-anzi* stützen, schwerlich
ein anderes als *erhuwanzi*. Beim Anklang an
eth. *wiz(z)a pant-* „alt“ (ich denke direkt an eine
Lehnung, während *uitpani-* echt luvisch wäre)
am ich dann für die Wortgruppe auf „Gebrechen
es Alters“, die in die Reihe der Übel ausgezeichnet
passen. Demgegenüber beruht Laroches Ansatz
waspant- „vêtement“ doch wohl nur auf der
ymologischen Verbindung mit heth. *waspa-* (es
bt einen analogen Vorschlag von Bossert fürs
erogl. Heth.). Nun ist mir nicht erinnerlich, daß
der Reihe der in Ritualen zu behebenden Übel
die Kleidung (es käme ihre Armut in Frage) er-
ähnt wird. Will man diesen Ansatz stützen, so
ird man Beispiele dafür anführen müssen¹⁾.

Sonst wüßte ich von keinen wichtigen Fortritten in der Deutung des Luvischen, die in diesem Buch noch nicht enthalten sind. Freilich heint mir hie und da eine Deutung stillschweigend erschmäht zu werden, die doch mindestens anzuhören war, oder ein Ansatz nicht versucht zu sein, er doch möglich ist. Z. B. halte ich meinen Vorschlag (^D)*duwini-* „Speise“, ähnlich wie heth. *shalki-* „Getreide“ und hierogl. (^D)*wasu*, immer noch für möglich (Testi luvii 71 Anm. 1; freilich

im Index ebenda 77 unerwähnt). *Nis-an hapiti* 21 Vs 7 ist sicher „nicht möge ihn befallen / schädigen . . . !“ oder ähnlich. Auch *karsammis* wird man in dem (wiederholten) Kontext, wo auch von *NA^AHAR.HAR* „Mühle“ und vom *GIS gullustanni* (Teil davon, etwa „Mühlentrog“, oder Gerät zum Mähen oder Dreschen?) die Rede ist, von heth. *kars-* „(ab)schneiden“ kaum trennen können, so sehr wir uns vor Anklängen hüten müssen. Für *harsanza* „Kopf“ (natürlich schon vor mir vermutet) nützt der Hinweis auf Otten 58 n. 195 gar nichts. Ich hatte darauf schon geantwortet, daß ja viele Sprachen zwei (oft mehr) Wörter für „Haupt, Kopf“ haben. Auch *tintinantis* 21 Vs 21 wird ohne Deutung gebucht, da aber zwei Zeilen vorher gerade der Verf. uns die Lesung *GA TIR.TINŠAR GE₆* „lait du cumin noir“ verschafft hat, so wird man wohl denken dürfen, daß das luv. Wort (etwa durch ein akkad. **tirtinnu*?) daher röhrt. Weiteres dergleichen hinzufügen hieße eine Besprechung in einer Abhandlung verwandeln und muß hier unterbleiben.

Der Titel des Buches verbirgt, daß es viel mehr als nur das Wörterbuch enthält, ja der wichtigste Teil scheint mir die kurze grammatische Skizze (S. 131—45), die eine Reihe neuer wichtiger Bestimmungen bringt. So wird z. B. im § 5 die Bedeutung des schon für *malli(t)-* „Honig“ von Otten, Best. 83, erkannten Verlustes eines auslautenden *-t* mit wichtigen weiteren Beispielen erwiesen. Im § 9 stellt der Wandel von *-ls-* in *-lz-* ebenfalls einen wichtigen Fortschritt dar (auch wenn man die genauere phonet. Auslegung nicht ganz annehmen kann). In der Morphologie fällt beim Prospekt der Nominalendungen auf, daß die Endung *-nza* im Plur. nicht nur den Akk. (von Rosenkranz erkannt), sondern auch den Dativ ausdrückt, im Singular überhaupt nicht vorkommen soll. Vom letzteren bin ich noch nicht ganz überzeugt, und was den Dativ angeht, so erleichtert natürlich diese breitere Auslegung die Deutungen, die wir versuchen, aber ob mit Recht? Ich habe wenigstens davon abgesehen, die Formen auf *-nza* im Plur. anders als Akk. zu deuten. Der „Gen. Plur.“ auf *-nzan* war schon früher angenommen worden, wirft aber einen Komplex von Fragen auf, von denen ich hier nur die allgemeine erwähne: im Sing. hat die Sprache (seit Forrer bekannt) keinen Genitiv, wie kann sie einen im Plural haben?

In der Verbalmorphologie tauchen keine hier nennenswerten Fortschritte auf. Am ehesten zu beachten, die von mir in diesen Spalten kürzlich schon zitierte Anm. 18 S. 139 über die Deklination des Part. Perf. Die wichtigste neue Erkenntnis findet man in § 48: *-ti* ist die dem heth. *-za* entsprechende Reflexivpartikel. Daß *-tar* und *-ta* den heth. *-san* bzw. *-kan* entsprechen (§ 50) möchte ich noch nicht als ausgemacht betrachten, wenn auch besonders für *-ta = -kan* manches spricht.

Aber darüber hinaus enthält das Buch noch eine Auswahl von Texten, die S. 146—62 übersetzt

¹⁾ Meine Deutung einer Reihe von Wörtern als Krankheitsbezeichnungen (WZKM LIII 215—7) lehnt Verf. ancheinend ab. Doch ist nun die eine (*úwarsa* „Tränen“) eher. Daher gewinnt der Anklang von *húwalmíza* an idg. Wort für „Wurm“ (denn diese Form könnte nunehr zu einem einheitlichen Ansatz führen) Bedeutung.

und besprochen werden. Das ist m. E. immer das Wichtigste, denn dabei zeigt sich sofort, woran wir sind. Diese Übersetzungen betreffen notgedrungen bei unserer Armut an Texten meist dieselben, an denen ich mich auch versucht hatte. Dabei erkennt man, daß schon vieles vorwiegendommen war, was angenommen wird, aber auch manches verbessert und manches Neue und Wichtige hinzugefügt wird. Als besonders gut gelungen muß man die Behandlung von XXXV 43 II 12—8 (S. 148 bis 50) betrachten. Freilich war eine Analyse (und teilweise Übersetzung, meine ich) der wichtigsten Stelle Z. 16—8 schon WZKM LIII 197 Anm. 13 gegeben worden. Aber die Vertrautheit mit der Ritualliteratur hat dem Verf. die glückliche Auffindung einer heth. Parallelstelle ermöglicht, die nun eine wirkliche, so gut wie vollständige Übersetzung erlaubt. Was die vorhergehenden Zeilen 13—5 angeht, so sehe ich gern, daß einige frühere von mir WZKM LIII 216 abgelehnte Deutungen fallen gelassen wurden, aber besonders, daß meine Bedenken betreffs *dāuwassanzati tititāti* die beste Antwort dadurch erhalten haben, daß die bisherige Deutung von heth. (uv.) *titita*, „Nase“, die dem Verständnis im Wege stand, durch die nun alles erklärende „Pupille“ ersetzt wurde (das ist übrigens schon ein Beispiel, wie man den Gen. Plur. „der Augen“ ausdrückte).

Ich muß mich hier auf diese eine Probe beschränken, obwohl gerade die Besprechung dieser Übersetzungen das Wichtigste wäre. Sie muß späteren Arbeiten vorbehalten werden und hier kann ich nur noch erwähnen, daß S. 163—74 uns die sehr willkommene Gabe einer Umschrift der stanuvischen Rituale (sowie S. 175—7 wesentliche Bemerkungen über die Kulte der Stadt Hubesna) bringen.

Ich brauche kaum zusammenfassend zu erklären, das Werk sei geradezu die wichtigste Errscheinung der letzten Jahre auf dem anatolischen Gebiet, wenn auch Hoffnung besteht, daß die von ihr so klar bezeugten raschen Fortschritte in der Deutung dieser Sprache ununterbrochen weitergehen und in absehbarer Zeit zu einem noch besseren Gesamtbild führen werden, wobei wir dem nochverdienten Verf. wünschen, daß dies dann in der Gestalt einer zweiten Auflage seines von nun an unentbehrlichen Werks erfolgen mag.

Üzgür, Tahsin ve Mahmut Akoç: Horoztepe. Eski Tunç Devri Mezarlığı ve İskân Yeri. An Early Bronze Age Settlement and Cemetery. Ankara: Türk Tarih Kurumu Basımevi 1958. IX, 61 S. mit 120 Abb., 19 Taf. 4° = Türk Tarih Kurumu Yayınlarından, V. Seri, No. 18. Lira 30. — Bespr. von Ruth Opificius, Berlin.

Der vorliegende Band ist in der Reihe der Veröffentlichungen der türkischen Geschichtskommission, mit englischer Übersetzung versehen, erschienen. Vorgeführt werden die Grabfunde aus Horoztepe, die dem Fundort nach in zwei Gruppen

aufzuteilen sind: erstens in die Gegenstände, die zufällig bei der Anlage eines neuen Grabs auf dem islamischen Friedhof von Deremahallesi ans Tageslicht kamen¹, und zweitens in diejenigen, die durch eine daraufhin durchgeführte wissenschaftliche Grabung zutage gefördert wurden. Im Abbildungsteil werden außerdem verschiedene Stücke aus dem Kunsthandel und solche, die einer nicht genannten Privatsammlung angehören, veröffentlicht. Die zuletzt erwähnten gehören, wie Özgür vermutet, einem einheitlichen Grabfund des Tokat-Amasya-Gebietes an.

Nach einer kurzen Beschreibung des Grabungsfeldes von Horoztepe und seiner Umgebung wird eingehend die Situation des Schnittes A besprochen, in dem man das große Grab mit den zahlreichen Beigaben entdeckte. Zu diesen gehört der Teil eines Dolches, der Bruch an Bruch an einen anderen des „Zufallsfundes“ paßte. Damit hatte man den Beweis, daß auch die früher veröffentlichten Stücke von dieser Stelle stammen.

Die Gegenstände beider Gruppen werden dem Leser, lediglich nach der Art ihres Materials getrennt, vorgeführt. Wie die Beigaben im Grab angeordnet waren, wird vor der Einzelbehandlung der Funde erwähnt, doch wäre es wohl glücklicher gewesen, Beschreibung und Fundstellenangabe nicht voneinander zu trennen. Dann würde dem Leser nämlich auch vor Augen geführt werden, welche Stücke zum Zufallsfund gehören und welche aus der Grabung stammen; deutlicher geht dies z. B. aus der Publikation der Gegenstände von Horoztepe in den Illustrated London News vom 4. 4. 59 hervor.

Abgesehen von dem Grabfund und der Entdeckung einiger Keramikscherben im Gebiet der alten Siedlung sind andere archäologische Ergebnisse, z. B. solche architektonischer Art, noch nicht zu verzeichnen.

Die Veröffentlichung der eben genannten und der aus dem Grab stammenden Keramik wird leider etwas summarisch behandelt. Erstens fehlt für die zuletzt erwähnte Ware gänzlich der Versuch einer Datierung, und zweitens werden leider sehr oft nur die Profile der Gefäße ohne Maßangabe abgebildet, so daß sich der Leser kein klares Bild von ihrem Aussehen machen kann².

Die Metallgegenstände dagegen sind nicht nur eingehend beschrieben, sondern werden dem Leser durch gute Zeichnungen und zahlreiche Photographien bekanntgemacht.

Interessant ist die Sitte, einige der Gegenstände, die man dem Toten beigibt, vorher zu zerstören³, was gelegentlich in Kleinasiens, im Zweistromland jedoch noch nie beobachtet wurde⁴. Wer an der Be-

¹⁾ Zum 1. Mal veröffentlicht in Belleten XXI Nr. 82, 201 ff.

²⁾ Vgl. S. 34 des vorliegenden Bandes.

³⁾ Vgl. S. 52 und Anm. 18 des vorliegenden Bandes.

⁴⁾ Vgl. E. Strommenger, Grabformen und Bestattungssitten im Zweistromland und in Syrien, von der Vor-